

SHEETS-PYENSON, Susan, *John William Dawson, Faith, Hope and Science* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996), xxii-274 p.

Yves Gingras

Volume 50, Number 3, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305589ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305589ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, Y. (1997). Review of [SHEETS-PYENSON, Susan, *John William Dawson, Faith, Hope and Science* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996), xxii-274 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(3), 474–476.
<https://doi.org/10.7202/305589ar>

SHEETS-PYENSON, Susan, *John William Dawson, Faith, Hope and Science* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1996), xxii-274 p.

John William Dawson est surtout connu pour avoir fait de l'université McGill, dont il a été *Principal* de 1855 à 1893, une institution de renommée internationale, principalement axée sur les sciences, la médecine et le génie. Mais il ne faudrait pas oublier que ce géologue, né à Pictou en Nouvelle-Écosse en 1820, est aussi le plus grand savant canadien du XIX^e siècle. Surintendant de l'éducation en Nouvelle-Écosse de 1850 à 1853 et membre en 1854 de la Commission d'étude sur l'avenir de King's College à Frédéricton, Dawson est également l'une des figures les plus marquantes du monde de l'éducation. Si l'on ajoute à cela son rôle dans la création, en 1881, de la Société royale du Canada et le fait qu'il trouve le temps de publier une vingtaine de livres et des articles encore plus nombreux dans les principales revues savantes britanniques et américaines, on devine que le personnage a une envergure hors du commun et qu'il mérite une importante biographie.

Il est tout de même curieux que l'auteure écrive que «Given Dawson's importance [...] it is surprising that he never has been the subject of a full-length biography» (p. 8) et que l'éditeur reprenne cet énoncé en quatrième de couverture. En effet, même en jouant sur le sens, plutôt élastique, du mot «full-length», on ne peut sérieusement nier que le livre de Charles F. O'Brien, *Sir William Dawson. A Life in Science and Religion*, paru en 1971, constitue une excellente biographie de Dawson. Comme tout biographe, l'auteur y adopte un point de vue et choisit de se concentrer sur l'œuvre scientifique de Dawson et sur les nombreuses polémiques auxquelles il a été mêlé. Il montre ainsi très bien que ces polémiques sont liées à la place centrale que la religion occupe chez Dawson. Presbytérien de stricte obédience, ce dernier a toujours cherché à concilier la bible et la science, et il a combattu toute sa vie les idées évolutionnistes. Constatant que Dawson a fait figure de perdant dans la plupart des polémiques auxquelles il a été associé, O'Brien note d'ailleurs qu'il est malheureux que les historiens aient tendance à n'écrire que l'histoire des gagnants.

Bien que fondée sur une analyse de la correspondance de Dawson, la biographie proposée par Susan Sheets-Pyenson est loin de dresser un portrait complet et équilibré de l'homme. Ainsi, son rôle d'éducateur en Nouvelle-Écosse et surtout au Québec, où il a tout de même passé la majeure partie de sa vie active, reçoit un traitement superficiel, alors que ses tentatives pour obtenir un poste à l'université d'Édimbourg et l'épisode de l'offre d'emploi de l'université de Princeton, qui au total ont occupé moins d'un an de sa vie, sont analysés en détail. Pourtant, Dawson a été pendant dix ans membre du Comité protestant du Conseil de l'instruction publique et il a également été membre de la Chambre des arts et manufactures du Bas-Canada. Considérant les anglo-protestants comme une minorité assiégée, il s'est opposé à la Confédération qui ne pouvait selon lui qu'amener l'extinction de la minorité protestante au Québec. L'auteure lui attribue la création de l'école normale McGill et ne semble pas voir que cette école, subventionnée par le gouvernement, faisait partie d'un plan d'ensemble avec les écoles normales Jacques-Cartier et Laval, à Montréal et à Québec. Elle ne perçoit pas non plus l'importance de ses relations avec le Premier ministre et ministre de l'Instruction publique, P.-J.-O. Chauveau, que Dawson qualifie pourtant de «my friend Chauveau» dans son autobiographie. Elle note que Chauveau lui succède comme président de la Société royale du Canada, mais elle néglige son rôle dans les débuts de l'enseignement des sciences appliquées à McGill. Enfin, la position de Dawson sur la question de la place des femmes à l'université est totalement ignorée, alors qu'il s'agit là d'une question importante dans l'histoire de l'université McGill.

En fait, s'il faut en croire cette biographie de Dawson, ce dernier n'avait aucun contact avec les francophones de son temps, alors que la complicité de Dawson et de Chauveau, qui mériterait d'être étudiée plus à fond, suggère plutôt que la réalité était plus complexe. Même ses relations avec les représentants de la grande bourgeoisie anglophone de Montréal ne sont pas vraiment analysées en détail. Dawson convainc les plus riches d'entre eux de

participer au développement de McGill en donnant généreusement des millions de dollars, mais on apprend seulement en passant que Molson et Dawson ont tué ensemble un bison entre Calgary et Medicine Hat et que Redpath s'est opposé fortement à son départ pour Princeton. L'auteure voulait nous présenter «a more complete glimpse into Dawson's private life», mais on est loin d'une étude des relations personnelles entre les membres de l'élite anglophone montréalaise.

L'idée de conclure l'ouvrage en abordant la question de l'image publique que ses héritiers voulaient laisser de Dawson est intéressante, mais malheureusement l'auteure se limite aux querelles familiales et n'analyse pas le processus de construction de l'image publique de Dawson à travers son autobiographie. Après avoir critiqué les historiens qui considéraient la personnalité de Dawson comme étant «narrow and negative», ajoutant, sans toutefois présenter d'arguments, que cela «violates [her] own sense of the man», elle reproche aux membres de la famille de Dawson leur «unfortunate tendency [...] to criticize others who did not share their ways». Or, il semble que ce trait de personnalité soit justement celui que plusieurs historiens ont attribué à Dawson lui-même pour expliquer en partie son implication dans de nombreuses controverses.

En somme, cette biographie de Dawson est loin de constituer la «full-length biography» promise par l'auteure, et il reste encore beaucoup de travail à faire pour présenter une image de Dawson qui tienne vraiment compte de l'ensemble de ses nombreuses activités à Montréal au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle.

*Département d'histoire
Université du Québec à Montréal*

YVES GINGRAS